

Futurs alternatifs

L'emploi du temps

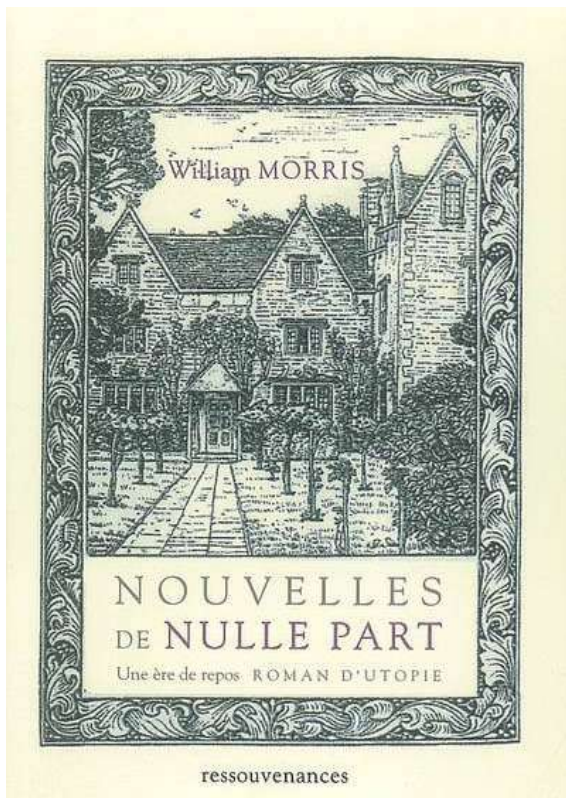


« Dans dix ans, les Robots Universels de Rossum produiront tant de maïs, tant de tissu, tant de tout, que les choses n'auront pratiquement plus de prix. Il n'y aura plus de pauvreté. Tout le travail sera réalisé par des machines vivantes. Tout le monde sera délivré des soucis et libéré de la dégradation du labeur. On ne vivra plus que pour se perfectionner soi-même. »

- Karel Capek, *Les Robots Universels de Rossum*, 1920

Dès les débuts de la révolution industrielle, naît la promesse de l'automatisation, de la libération du labeur, pour un emploi du temps dédié aux loisirs et à la connaissance. Face à cette promesse : les travailleurs. Les luddites, ouvriers tisserands des Midlands, en Angleterre, se sont rebellés entre 1811 et 1816 contre ceux qui voulaient leur imposer des machines, en l'occurrence les métiers à tisser mécaniques, qui déshumanisent leur travail et en éliminant tout l'art, tout le savoir-faire, en faisant d'eux-mêmes des machines. Appelés à tort « casseurs de machines », ils ne cassaient que les machines qui détruisaient leur métier, leur façon d'être au monde.

Le design naît justement, en tant que discipline, à l'orée du XX^{ème} siècle, en réaction à la machine industrielle et à ce mythe de l'automatisation et de l'abondance. Alors que la machine permet de produire toujours plus efficacement, le design émerge pour donner du sens, tout autant pratique que éthique et esthétique, à l'usage de ces machines. William Morris, un des pères fondateurs du design et instigateur du mouvement *Art and Crafts* vient défendre l'oeuvre face aux produits standardisés. Il fonde d'ailleurs la firme *Morris, Marshall, Faulkner & Co* qui produit et diffuse du mobilier, du papier-peint et du textile d'inspiration préraphaélite. S'il défend corps et âme les arts décoratifs, ce n'est pas dans une visée conservatrice de retour à l'artisanat (Morris utilise l'industrialisation dans sa firme) mais bien pour que l'homme, ouvrier ou artisan, regagne sa dignité en échappant à l'instrumentalisation où l'industrialisation mène. Il est d'ailleurs un des instigateurs du parti travailliste britannique.



William Morris, *Nouvelles de nulle part : Une ère de repos*, 1890

« Cette opinion, qui, d'après tout ce que je peux apprendre, semblait aussi naturelle à l'époque qu'elle semble absurde aujourd'hui, était que, tant que le travail quotidien ordinaire du monde serait effectué entièrement par des machines automatiques, les énergies de la partie la plus intelligente de l'humanité seraient libérées pour suivre les formes supérieures des arts, aussi mûres que la science et l'étude de l'Histoire. Il était étrange, n'est-ce pas, qu'ils ignorent ainsi cette aspiration à l'égalité complète que nous reconnaissons maintenant comme le lien de toute société humaine heureuse ? »

Cet extrait de son roman utopique *Nouvelle de Nulle Part : Une ère du repos* est, à bien des égards, pertinent aujourd'hui : les machines ne sont pas la solution, elle ne vont pas, par l'automatisation généralisée, libérer le temps nécessaire à l'épanouissement de chacun ; les machines sont des outils comme des autres - y compris l'intelligence artificielle, elles doivent être mises au service de valeurs humaines. C'est bien dans notre rapport à l'ouvrage, dans nos façons de prolonger notre être dans un agir collectif, dans nos relations aux autres que se trouve la clef de la transformation du travail. Un autre détour historique illustre le rôle du design dans cette affaire. Catharine Beecher, dans son traité d'économie domestique en 1840 importe le fonctionnalisme - "*Form follows fonction*"⁽¹⁾ - dans la sphère de la maison. Elle prône le développement d'une automatisation de certaines tâches - préfigurant l'électroménager et la cuisine équipée - non pas pour la glorification de la technique mais dans un but social : se passer de domestique et donc permettre l'abolition de l'esclavage et la libération de la femme.

Comment peut-on imaginer, cent ans plus tard, un tel engagement du design dans la transformation de notre rapport au travail ? Quels imaginaires sont à investir d'artefacts du quotidien pour en matérialiser l'alternative ? Pour répondre à ces questions, identifions d'abord les enjeux qui sont les nôtres aujourd'hui.

1. Théorisé par l'architecte de Chicago Louis Sullivan dans un traité d'architecture pour l'organisation des grattes-ciel.

Tout Travail mérite salaire

La Révolution industrielle, en organisant des tâches divisées et dénuées de la production d'une oeuvre a dépossédé l'ouvrier spécialisé de ses facultés créatrices : ce que Simone Weil appelle l'oppression, différente mais non excluante de l'exploitation économique. L'oeuvre n'est pas la tâche, le travail n'est pas l'emploi. L'emploi est ce qui est sanctionné par un salaire, ce qui permet d'avoir un pouvoir d'achat, de satisfaire ses besoins et, dans nos sociétés d'abondance, de faire fonctionner la machine capitaliste et la production. Le travail, c'est ce par quoi, en accomplissant quelque chose, en produisant une oeuvre, on cultive une certaine présence au monde, une raison d'être. C'est un moyen essentiel d'épanouissement, de connaissance, de développement personnel. A ce titre, certaines activités non-rémunérées restent du travail : jardiner pour cultiver son rapport au vivant, lire et écrire pour développer sa pensée, cuisiner pour développer son palais et sa connaissance du terroir, etc. Toutes ces activités restent des activités critiques, elles demandent un questionnement permanent, à l'inverse de l'emploi aliénant qui exige la répétition de tâches. L'aliénation n'est pas le seul fait des ouvriers spécialisés, c'est également le cas des cadres et des employés de bureau. C'est notamment ce qu'a montré le best-seller *Bullshit jobs* de David Graeber. Il montre dans cet essai que la société contemporaine repose sur l'aliénation de la vaste majorité des travailleurs de bureau qui sont amenés à dédier leur vie à des tâches inutiles et sans réel intérêt, tout en ayant pleinement conscience de la superficialité de leur contribution à la société.

La fiction du marché du travail

A ce titre « la notion de marché du travail repose ainsi sur une fiction juridique » nous dit Alain Supiot⁽²⁾. Elle est érigée sur la notion de capital humain, comme si l'homme et sa capacité de travail était une ressource comme une autre. Cette fiction où le travail se résume à l'emploi, cette instrumentalisation de l'oeuvre, est construite par « l'hégémonie culturelle du marché total ». Les employés y sont des représentants plus ou moins performants d'un même standard, qui sont de fait en compétition. A l'inverse, dans une vision du travail émancipé de l'emploi, les travailleurs sont des êtres singuliers, qui créent des singularités. Une des expérimentations de la crise sanitaire que nous venons de vivre est, sur une période bien resserrée, cette distinction, grâce au dispositif massif de chômage partiel. Pendant près de deux mois, près de 8 millions de cols blancs ont continué à recevoir une rémunération qui ne correspondaient plus à l'exécution effective de tâches. Des pratiques, des passions, des hobbies se sont développés pendant cette parenthèse et nous pouvons gager que de nombreux projets de reconversions professionnelles seront nés en ce printemps 2020. Cette époque a aussi été celle du développement du télétravail, un bon forcé dans le futur où les résistances d'usages de certaines technologies ont été vaincues par nécessité. Les frontières qui étaient déjà poreuses entre sphère domestique et sphère professionnelle le seront d'avantage, et ce tant sur la dimension temporelle que sur la dimension spatiale. Le rôle du design est d'accompagner cette transition non pas d'un point de vue personnel en coachant les individus sur leur projet de vie, ni d'un point de vue politique en permettant une désindexation du travail sur le revenu mais d'apporter du confort et de la praticité dans ces nouveaux usages. C'est bien dans la conception des artefacts, des espaces et des services qui contribuent à développer ces nouveaux usages du travail que s'opérera la transformation.

2. Le travail au XXIème siècle, dir. Alain Supiot, Editions de l'Atelier, Paris, 2019.



Plateforme robotisée d'Amazon à Bretigny sur orge

Automatisation et métiers de premières nécessités

Par ailleurs, le mythe de l'automatisation se déploie encore de nos jours. On nous parle de l'avènement prochain des voitures autonomes, les caissières disparaissent des supermarchés, l'on a de moins en moins besoin de manutentionnaires et d'ouvriers chez Amazon, et les Tesla sont construites presque uniquement par des bras mécanisés. Ces exemples quoiqu'aujourd'hui anecdotiques vont de plus en plus encourager d'autres employeurs à agir de même, du fait des économies d'échelle qui font baisser le coût des robots : un effet de cliquet donc à partir duquel l'automatisation va devenir une déferlante. Face à ce constat, une réaction - au sens de réactionnaire - se constate autour de la *valeur travail* - qui est en fait la *valeur emploi*, on essaie de se rassurer alors que les évolutions technologiques appellent à une transformation bien plus grande de notre rapport au travail. Plus récemment, les réactions face à la pandémie pourraient aller dans ce sens et d'abord, en terme de valeurs : les métiers dits 'essentiels' ne sont pas toujours ceux qui étaient le plus valorisés tant en termes matériel que de vocation. En revanche ce sont ceux que la machine ne pourra pas remplacer, car ce qui est important dans ces métiers n'est pas forcément la tâche mais la relation. Au-delà des soignants, de l'épidémiologiste à l'aide-soignant, pour lesquels l'utilité et l'humanité sont évidentes, ce n'est pas le fait de passer les codes barres d'un article à une caisse qui est valorisé par le consommateur qui préfère faire la queue à la caisse humaine plutôt qu'à la caisse automatique, c'est l'attention qui lui est portée. Si la fonction de caisse est facilement remplaçable par une machine, ce n'est pas le cas de la relation entre un distributeur et un consommateur : pourquoi aller dans un magasin déshumanisé si on peut commander en ligne et se faire livrer quelques heures plus tard ? Il est révélateur que la notion d'expérience soit dans ce contexte autant exploitée. Dès lors, un des rôles du design est de repenser les environnements et les outils de ces métiers qui font sens face à l'automatisation et produise de nouvelles interactions. Qu'est-ce qu'un magasin où la caisse est automatique, mais qui reste un lieu de destination grâce à la présence humaine ? Mais aussi, comment, grâce à la conception d'espaces et d'outils de travail confortables, susciter des vocations pour les métiers de l'oeuvre que sont l'agriculture ou l'artisanat ? La multi-activité, peut être la conséquence de parcours heurtés - pluriactivité subie - mais aussi de la recherche de sens et de réalisation de soi. Comment, par les outils numériques mais également l'organisation des chronotopies et donc des espaces de vie, permettre à ces pratiques de coexister ? Ces temps de confinements sont également ceux où des méthodes de travail sont diffusées de manière massive et de manière évidente comme le télétravail. Le design doit prendre en compte la transformation des environnements de travail, des espaces domestiques, du plaisir d'émancipation que la diversification des manières de travailler procure.



Un des espaces partagés de notre projet de co-living réalisé en collaboration avec Accor et les architectes Hardel-Le Bihan

Co-Living

Notre studio s'intéresse depuis longtemps à ces hybridations entre vie professionnelle et vie privée. Avant la révolution industrielle, le travail n'était pas une activité vraiment distincte du reste de la vie. On n'allait pas au travail, on ne *pointait* pas à l'usine, on ne distinguait pas clairement le temps productif du temps social ou du temps personnel. Les moissons ou les vendanges par exemple étaient à la fois un travail et un événement social important, où les gens se retrouvaient, échangeaient et apprenaient. La situation a largement évolué, mais force est de constater que de nouvelles communautés émergent. Elles ne sont plus forcément liées à un territoire mais à des affinités, à des valeurs et à des projets en commun. Comment concilier vie professionnelle et vie privée ? Vie commune et intimité ? Rémunération et engagement ? Nous avons développé, en collaboration avec Accor et les architectes Hardel et Le Bihan, une fiction immobilière matérialisant dans les espaces, dans les services et dans le modèle économique ce que serait un immeuble qui accueillerait à Paris ces usages mixtes entre travail et engagement, entre vie professionnelle et vie privée. Il en résulte un socle ouvert à tous, assimilable à la place du village au temps de la moisson, où l'on se rencontre de manière spontanée ou en fonction des événements et de la programmation ; des espaces de vie communs, pensés comme des ateliers partagés où peuvent se développer des pratiques et s'échanger des savoir-faire : cuisines collectives, bibliothèques, salle de jeux ; des espaces intimes à géométrie variable en fonction des désirs des *colivers* et enfin un espace de travail distinct - *coworking* - permettant à chacun des *colivers* mais également à d'autres actifs de déployer une activité professionnelle idoine.

La conception des environnements et des outils de travail sont la preuve qu'il existe des alternatives à l'aliénation galopante de nos sociétés capitalistes. Ces objets fictifs permettent de gager que l'évolution du monde du travail peut aller vers plus d'engagement, vers plus d'épanouissement ; que les outils numériques sont ubiquitaires et qu'en tant que tels, ils permettent non de travailler dès 5h du matin depuis sa table de cuisine, mais de travailler à distance pour, par exemple, cultiver un potager à la montagne, qu'ils vont permettre de créer de nouvelles communautés, non plus basées sur une nécessité de subsistance ou de besoin mais sur une communauté de valeurs, et ce, en conservant une liberté individuelle de contribution.

Piste de fiction

Nous proposons de traiter la question de l'emploi du temps en suivant le parcours d'un agriculteur qui, dans les années 2020 décide de transformer l'exploitation familiale en adossant ses terres, sa production et son savoir-faire à une structure collective pour urbains fuyant les villes. A cette époque *pré* et *post* covid, le *coworking*, le *coliving* et le télétravail passent de signaux faibles à tendances lourdes et entrent parmi les pratiques courantes du monde professionnel. Toutes les analyses prédisent l'amplification de ces phénomènes. Le temps retrouvé lié au confinement amène de plus en plus de cols blancs à une quête de sens de leur activité, parfois trop éloignée du vivant : le besoin immense de nature, de vivant, d'air et de simplicité devient avéré et les urbains, par milliers cherchent à concilier leurs aspirations. Ce personnage, du genre que l'auteur choisira, issu du monde agricole depuis plusieurs générations, va chercher à associer cette attente non assouvie à ses enjeux propres liés à la difficulté de vivre de l'agriculture toute raisonnée soit-elle. Alors que toutes les initiatives de réinvention des espaces de travail s'attellent à ancrer les gens dans leur ville et chez eux, l'agriculteur va imaginer un concept qui les fait venir et participer à la vie rurale. Le *coliving* agricole naît de l'association d'un besoin de se rassembler, temporairement, par réseau, par affinité, pour travailler à distance, et celui d'assouvir une soif de bien-être et de connexion avec le vivant. De cette démarche naîtra une nouvelle occupation du territoire, de nouvelles économies hybrides, et s'en suivront des initiatives de grande ampleur, orchestrées par des groupes internationaux cherchant à attirer les talents en leur proposant une nouvelle façon de vivre et de travailler.

Notre protagoniste est le témoin actif de ce changement qui, bientôt deviendra la norme et change toute la manière de relier les villes aux campagnes, de penser l'habitat selon les saisonnalités, de considérer la vie de famille et les loisirs. Le design, au travers de ce témoignage, s'attellera à préciser ou décrire cette hybridation entre ville et campagne dans les usages du quotidien, mais aussi ce que pourrait être un lieu associant la ferme et l'hôtellerie dédié à des travailleurs urbains saisonniers, aux services, aux technologies, aux aménagements rendant cette pratique viable et plausible.